

UDA

2009-2010

**Le monde en
pages**

**Etrange façon de
vivre**

de Enrique
Vila-Matas

Animation de l'Atelier

Daniel Simon

I. Espagne : une littérature métissée ?

ESPAGNE - Littérature espagnole

Le caractère essentiel de la littérature espagnole, comme de toute la culture et de tout le génie de l'Espagne, comme du tempérament des Espagnols, est la singularité. De cette singularité les Espagnols ont conscience et ils lui donnent, d'emblée, une raison géographique : ils se sentent situés au bout de l'Europe. Un de leurs aphorismes favoris est que l'Europe commence aux Pyrénées.

À cette raison se joint une raison historique : huit siècles de coexistence arabo-judéo-chrétienne. Ce fait marque l'histoire de la Péninsule à son début et déjà la distingue très fortement de l'histoire politique et culturelle des autres nations romanes. Cette coexistence a été dramatique, agitée d'événements sanglants. Elle a été aussi, à divers moments et dans diverses régions et villes, pacifique, florissante, féconde. Elle ne pouvait manquer d'influer sur les caractères ethniques des Espagnes, leurs folklores, leurs mœurs, leurs noms de personnes et de lieux, enfin leur esprit et, par conséquent, leur littérature. La prise de Grenade (1492) achevant la Reconquête, l'expulsion des juifs et des morisques, les procès de l'Inquisition ne sont point parvenus à laisser à l'Espagne son intégrale « pureté de sang ». Les mélanges sont demeurés vivaces dans la population, jusque chez ses plus illustres figures, celles-là mêmes qui, comme sainte Thérèse, ont revêtu un caractère de symbole populaire et national. Mais le sémitisme se manifeste dans l'esprit même de la littérature considérée comme l'expression la plus significative de la spécificité espagnole. Ainsi Américo Castro signale-t-il comme une des plus saillantes manifestations du génie sémitique l'apparition, dans la littérature espagnole bien avant les autres littératures, de l'autobiographie. Ce genre du récit d'une vie fait par celui qui l'a vécue, et la philosophie que ce genre implique, à savoir une affirmation de la personne dans son originalité, son énergie vitale, son destin, sont propres à la littérature espagnole dès ses origines. Cette affirmation de la personne humaine est celle de sa dignité, mais au-delà des morales reçues ; elle peut être réfractaire, asociale, antisociale, anarchique. Le Poème du Cid en est un exemple. Les *Lusiades*, chef-d'œuvre national du Portugal (lequel Portugal est partie intégrante de l'Hispanie et participe de son originalité historique et spirituelle), n'est pas un poème épique comparable aux productions du genre qui, sous ce nom, était alors cultivé en Europe : il est le récit d'une aventure vécue. L'un des chefs-d'œuvre de sainte Thérèse est l'histoire de sa vie. Enfin, la littérature picaresque raconte aussi des vies, raconte des aventures, et beaucoup de ces récits débutent par le mot Yo.

Il ne peut être question ici de donner un aperçu de toute la littérature espagnole, depuis Cervantès et les grands écrivains que furent les grands mystiques tels Jean de la Croix ou Thérèse d'Avila.

Il faut tout de même signaler la coupure brutale entraînée par la période franquiste avec son idéologie et sa censure. Particulièrement, le bilan des deux premières décennies de l'époque franquiste (1939-1959) est incontestablement négatif. Quand la création littéraire n'est pas complètement étouffée, elle doit, à travers un roman de tendance documentaire ou une poésie de combat, se substituer pour l'information et la polémique à une presse inexistante : détournée de son rôle, elle y perd sa qualité.

La littérature espagnole après la mort de Franco

Depuis la mort de Franco en 1975 et le rétablissement de la monarchie, l'Espagne a connu une effervescence extraordinaire sur le plan de la littérature et des arts. Cette " movida " a montré à quel point la vitalité de ce pays était une des plus fortes de cette fin de siècle, et ce dans la diversité de ses **expressions castillane, basque, catalane ou galicienne**.

La pénétration de la littérature hispano-américaine secoua la torpeur de bon aloi des lettres espagnoles, encore marquées par des survivants de la génération de 27, Rafael Alberti pour la poésie, Camilo José Cela ou encore Miguel Delibes, qui lui cesse d'écrire après avoir obtenu le prestigieux prix Cervantès.

Juan Goytisolo, né en 1931, installé à Paris depuis 1956 reste un écrivain proche de la tendance néo-réaliste, cherchant de nouveaux territoires d'expression et l'un des plus jubilatoires des romanciers espagnols contemporains. Son premier roman *Jeux de mains* (1954) est aussitôt traduit et l'impose.

A partir de 1963, avec *Pièce d'identité*, *Don Julian* et *Jean Sans terre*, il rompt avec son identité espagnole. Plus tard, en découvrant la culture arabe il retournera aux sources même de la littérature espagnole. Il s'en explique dans sa biographie *Chasse gardée* et *Les Royaumes déchirés*.

Juan Benet, né en 1927, est une figure à part des lettres ibériques, créateur d'un univers littéraire très personnel, qui a connu un énorme succès avec la parution de son roman *Dans la pénombre* en 1989.

Gonzalo Torrente Ballester, né en 1910, a créé une œuvre importante (commencée en 1938 avec des pièces de théâtre) : plus de quinze romans marqués par une imagination débridée.

Mais ce n'est qu'en 1980 qu'il obtient véritablement le succès avec sa trilogie *Les Délices* et les ombres adaptée à la télévision. Cet extraordinaire feuilletoniste réussit avec une écriture moderne à captiver le lecteur par les sortilèges d'un style hybride et extrêmement complexe.

Le roman connaît véritablement une vogue avec l'éclosion de nouveaux talents tels **Javier Marias**, né en 1951, considéré comme l'un des meilleurs romanciers de sa génération, **Quim Monzo**, d'expression catalane, **Pilar Pedraza**, auteur d'essais à l'écriture somptueuse ou encore **Sergi Pàmies**, né en 1960, l'un des meilleurs représentants de la jeune littérature catalane.

II. Enrique VILA-MATAS

Eléments biographiques

VILA-MATAS Enrique (né le 31 mars 1948). Romancier et essayiste espagnol, né à Barcelone en 1948. Sa précocité langagière ' il prétend avoir su lire et écrire à l'âge de deux ans ' se traduit en une précocité littéraire : à six ans, toujours d'après lui, il séduit ses compagnons de jeux estivaux avec des petites pièces pour marionnettes ; à douze ans il se lance dans un roman-fleuve à la manière de Gironella ; à quatorze ans il s'exerce au roman policier. Or, pour étonnant que cela puisse paraître, le

petit Vila-Matas ne rêve pas d'être écrivain mais torero. Une vocation en quelque sorte prémonitoire, puisqu'elle renvoie à ce goût du risque que l'on retrouve chez l'un de ses maîtres avoués, Hemingway, et à une conception de la littérature comme défi existentiel. Sa voie est toute tracée. A dix-huit ans, après un premier voyage d'une semaine à Paris, il abandonne définitivement l'épée (rêvée ou virtuelle) pour la plume (réelle) et commence une série de collaborations pour la revue de cinéma Fotogramas avec des fausses interviews qui annoncent ses futurs vrais-faux romans. Deux ans après, il part accomplir son service militaire à Melilla où il rédige son premier roman publié *Mujer en el espejo contemplando un paisaje* [Femme dans le miroir regardant un paysage, 1973]. Pourtant, malgré cette si convoitée entrée en littérature, « tout semble menacer » le jeune homme qu'est Vila-Matas dans cette Barcelone qui vit les derniers soubresauts du franquisme. C'est pourquoi, en 1974, il décide de partir pour Paris et s'installe dans une chambre de bonne, occupée jadis par le dramaturge argentin Copi, que lui loue Marguerite Duras dans les combles de son appartement rue saint Benoît. Une période dont il rendra compte, bien plus tard, dans son bildungsroman *París no se acaba nunca* [Paris ne finit jamais, 2003], certainement son ouvrage le plus autobiographique et amusant. Il met à profit ce séjour de deux ans pour écrire *La asesina ilustrada* (1977), son deuxième roman. De retour à Barcelone, il plonge dans l'intense vie sociale et culturelle de la dite « gauche divine », jusqu'à atteindre un statut d'auteur « confidentiel » avec un troisième récit, *Al sur de los párpados* [Au Sud des paupières], paru à Madrid en 1980, et un premier recueil de nouvelles, *Nunca voy al cine* [Je ne vais jamais au cinéma, 1981], avant de devenir un auteur-culte avec *Impostura* (1984) et surtout grâce à son premier véritable succès, *Historia abreviada de la literatura portátil* (1985), déjà sous l'aile protectrice de l'éditeur à la mode Jorge Herralde (Editorial Anagrama). Prenant alors son envol, ses textes (romans et recueils de nouvelles) rencontrent un succès d'estime ' en Espagne et aussi à l'étranger ' qui ne se dément pas au fil des titres, toujours axés sur trois thèmes majeurs : la figure de l'écrivain et sa difficulté, voire son impossibilité, à écrire ; les rapports d'affrontement/soumission, en prolongement de la Lettre au père de Kafka, entre pères et fils ; l'éloignement des autres et de soi-même jusqu'à la disparition. Dans *Una casa para siempre* [Une maison pour toujours, 1988], un ventriloque prend congé du monde pour pouvoir assouvir une vengeance amoureuse ; *Suicidios ejemplares* (1991), se présente comme un manuel du ratage permanent ; *Hijos sin hijos* [Enfants sans enfants, 1994], aspire à rendre compte du refus obsessionnel de la répétition ; *Lejos de Veracruz* (1995) est le roman de la haine familiale et de la fuite comme nourriture littéraire ; *Extraña forma de vida* [Etrange façon de vivre, 1997] exprime le désir de métamorphose qu'habite tout écrivain ; *El viaje vertical* (2000, prix Rómulo Gallegos), se veut le roman du « désapprentissage » dans un voyage à rebours, vers la non intention, le non vouloir, le non voyage ; *Bartleby y compañía* (2001), enfin, bercé par le célèbre « I would prefer not to do it » [Je préfère mieux pas] du personnage de Melville (voir Bartleby), est un parcours empreint de mélancolie vers le non agir et l'ascétisme littéraire.

Écriture

La consécration définitive arrive avec *El mal de Montano* (2002) qui obtient, coup sur coup, le prix Herralde de novela, le prix Nacional de Literatura, le prix Internazionale Ennio Flaiano et, en 2003, le prix Médicis. Ce roman est un condensé de l'univers vila-matien, où la littérature devient le personnage principal du récit à travers les deux personnages principaux, un père et un fils atteints de la maladie de la littérature. Une conception pathogène que le romancier devait compléter brillamment trois ans plus tard avec *Doctor Pasavento* (2005, prix Fundación Lara et prix de la Real Academia Española), où la disparition est traitée comme l'une des modalités de l'écriture. L'oeuvre de Vila-Matas apparaît comme un exercice virtuose et ironique, où l'auteur, tel un funambule confronté au vide d'une « littérature qui parle de littérature », s'installe dans une véritable mise en abîme peuplée

d'êtres réels ou fictionnels sur lesquels planent les anges tutélaires de Larbaud, Bove, Walser, Kafka... C'est probablement le caractère anti-traditionnel de son écriture, ainsi qu'une attitude quelque peu provocatrice que l'on retrouve aussi dans ses chroniques et essais (*El viajero más lento*, 1992 ; *El traje de los domingos*; *Para acabar con los números redondos*, 1997 ; *Desde la ciudad nerviosa*, 2000 (version française: *Mastroianni-sur-Mer*, 2005); *Extrañas notas de laboratorio*, 2003; *Aunque no entendamos nada* (2004); *El viento ligero en Parma*, 2005), qui font de Vila Matas un « oiseau rare » dans la République des lettres en langue espagnole à côté du Chilien Roberto Bolaño et de l'Argentin César Aira.

Œuvres traduites

- Abrégé d'histoire de la littérature portative (trad. E. Beaumatin), Paris, C. Bourgois, 1990
- *Bartleby et compagnie* (trad. E. Beaumatin), Paris, C. Bourgois, 2002. 'Docteur Pasavento (trad. A. Gabastou), Paris, C. Bourgois, 2006
- *Enfants sans enfants* (trad. A. Gabastou), Paris, C. Bourgois, 1999
- *Etrange façon de vivre* (trad. A. Gabastou), Paris, C. Bourgois, 2000
- *Imposture* (trad. E. Beaumatin avec le concours de l'auteur), Paris, C. Bourgois, 1996
- *La lecture assassine [La asesina ilustrada]* (trad. P.-O. Sanchez), Albi, Passage du Nord-Ouest, 2002
- *Le mal de Montano* (trad. A. Gabastou), Paris, C. Bourgois, 2003
- *Mastroianni-sur-Mer [Desde la ciudad nerviosa]* (trad. P.O. Sanchez), Albi, Passage du Nord-Ouest, 2005
- *Paris ne finit jamais* (trad. A. Gabastou), Paris, C. Bourgois, 2004
- *Pour en finir avec les chiffres ronds : chroniques littéraires* (trad. P.O. Sanchez), Albi, Passage du Nord-Ouest, 2004
- *Suicides exemplaires* (trad. E. Beaumatin, avec la participation de l'auteur), Paris, C. Bourgois, 1995
- *Le voyage vertical* (trad. A. Gabastou), Paris, Ch. Bourgeois, 2002
- *Loin de Veracruz* (trad. D. Laroutis), Paris, Christian Bourgois, 2000
- *Le voyageur le plus lent* (trad. A. Gabastou et D. Laroutis), Nantes, le Passeur-Cecofop, 2001. Col de poche Titres, Bourgois editeur 2007)
- *Explorateurs de l'abîme* (trad. A. Gabastou) Bourgois éditeur, 2008)
- *De l'imposture en littérature. De la impostura en literatura. Vila-Matas / Echenoz. Un dialogue.* (Meet, 2008)
- *Journal volubile* (trad. A. Gabastou), Paris, Christian Bourgois Editeur, 2009

Source [Wikipedia](#)

III . « Une étrange façon de vivre »

Faux suspense, faux roman d'espionnage, fausse tragédie amoureuse, fausse chronique de mœurs, *Étrange Façon de vivre* explore le faux sous toutes ses formes. Chacun y passe son temps à surveiller l'autre - les écrivains, les espions, les amants éconduits, les épouses, les maîtresses - et à l'esquiver ou

à se laisser duper. Une nouvelle pièce, brillante, à mettre au crédit de l'humour décapant, hilarant, délirant de son auteur. Parodie d'un roman de l'absurde, elle pose une question fondamentale : si Dieu n'est plus là pour nous regarder, qui nous voit vraiment ? Bonne question déjà posée par Sartre il y a quelque soixante ans. Il s'ensuit, évidemment, quelques vertiges.

Étrange Façon de vivre ou 24 heures de la vie d'un écrivain. Mais pas n'importe lequel : un homme de la quarantaine qui vieillit mal. Marié à une femme raisonnable, il vit mal l'adultère avec sa belle-sœur, il ne supporte plus son fils handicapé et cherche désespérément l'inspiration pour son roman. À la fin de la journée il doit tenir une conférence sur un thème poussiéreux et ennuyeux. Son amante doit assister à cette soirée en guise d'adieu. Elle lui pose un ultimatum : il doit choisir entre deux femmes, deux vies, deux territoires ennemis. Nombriliste, cynique et philanthrope, il envisage de changer le thème de son discours et de parler de l'espionnage. Car cet écrivain jaloux épie, et sans aucune compassion : son fils, Graham Greene, Dali, des fourmis, dans la lignée d'un grand-père illuminé. Cette « espionnite » est l'envers d'un égocentrisme frisant la paranoïa. Le narrateur observe et phagocyte l'existence des gens qu'il croise. Il mange ces caractères pour les régurgiter dans un roman sociologique ou naturaliste. La griffe humoristique de Vila-Matas écorche gentiment. Ce petit ouvrage demeure quelque peu décevant car l'auteur agace par ses nombreuses digressions. Ses lecteurs, habitués à plus de mordant, risque d'être à la fois séduits mais déçus, en regard de ses autres œuvres.

Pascale Arguedas

Blog littéraire de Pascale Arguedas : <http://pagesperso-orange.fr/calounet/>

*

* *

« Les voies de la vérité sont bien tortueuses, se dit le lecteur d'*Étrange façon de vivre*. Étrange façon d'écrire aussi, étrange façon de raconter la vie. C'est en préparant une conférence qu'il doit prononcer le soir même (cette conférence existe-t-elle vraiment ?) qu'un écrivain se remémore maints aspects de sa vie hantée par une espèce d'"espionnite" aiguë, l'espionnage étant pour le héros une activité qui donne mieux que toute autre du relief à la vie. S'ensuit une série de rebondissements, divagations, réflexions sur l'écriture (qui a à voir avec le plaisir de tirer une chasse d'eau), sur la vie qui n'a plus de sens (ou pas le même) si Dieu, le seul qui puisse nous voir de haut, n'existe plus. Hymne à la digression élevée au niveau de l'un des beaux-arts, ce roman est une pépite d'humour et d'intelligence qui pose la seule question qui vaille à l'écrivain : qu'est-ce qu'écrire et pourquoi ? Enrique Vila-Matas y répond avec talent et maestria

*

* *

Etrange façon de vivre est l'histoire d'un journaliste barcelonais qui écrit une trilogie romanesque on ne peut plus réaliste sur les petites gens de son quartier. Pour ce faire, il passe des heures à les observer. Il a une femme, Carmina, un enfant trisomique, une maîtresse épisodique, pharmacienne et

séductrice, Rosita, qui n'est autre que la soeur de sa femme. Le récit se passe en un jour. Ce laps de temps est d'autant plus crucial pour l'écrivain que Rosita vient de lui annoncer son intention de le quitter le soir même, à l'issue de la conférence qu'il doit prononcer sur " la Structure mythique du héros ", à moins que lui ne se décide à quitter sa femme. Ce qui le pousse à modifier le thème de son intervention : il choisit de dresser un parallèle entre les écrivains et les espions, sujet plus original qui, pense-t-il, convaincra Rosita de rester avec lui. Mais, au dernier moment, sa femme décide de venir l'écouter. Sur cette trame très simple, Vila-Matas brouille les pistes de façon subtile. Le jour ne sera pas si crucial qu'il semble l'être. Tout est piégé, comme la fin du livre le révèle, si bien que le narrateur est contraint à un choix qui n'en est pas un. Faux roman d'espionnage, fausse enquête ou faux suspense, fausse tragédie amoureuse, fausse chronique de moeurs. Etrange façon de vivre explore le faux, s'inscrit en faux pour essayer de saisir les faux-semblants de la réalité et de la vérité. Curieusement Mrs Dalloway semble proche de cet écrivain barcelonais qui passe une journée entière à " serrer " au plus près l'absurdité de sa recherche. Mais Vila-Matas domine avec un humour décapant et une maestria virtuose cette ombre portée de lui-même en tachant de répondre à cette question fondamentale : si Dieu n'est plus là pour nous regarder, qui nous voit ? Le romancier ? Bonne question déjà posée par Sartre il y a quelque soixante ans.

http://www.rue-des-livres.com/livre/2267020424/etrange_facon_de_vivre.html

III . Autour de « Une étrange façon de vivre »

Assez curieusement, j'ai trouvé relativement peu de choses sur Vila-Matas et très peu sur « Une étrange façon de vivre » qui n'avait peut-être pas retenu assez l'attention de la critique en 2000. Mais les articles qui éclairent peut-être le mieux cet ouvrage ce sont les articles consacrés au « Journal volubile », paru en français en 2009. Et surtout ceux de Mathieu Lindon, réputé très bon connaisseur de Vila-Matas, à propos de Explorateurs de l'abîme (2008) et de Docteur Pasavento (2006). On y retrouve tous les thèmes chers à l'auteur.

BiblioObs novembre 2009 (*Journal volubile*)

Un jour, Enrique Vila-Matas aperçoit trois critiques littéraires dans une rue de Barcelone, et se cache derrière un camion, comme s'il avait quelque chose à craindre, lui, le plus grand, de ces «trois messieurs». Tandis qu'ils s'éloignent rue Verdi, il regagne ses pénates, s'interrogeant sur les raisons de sa peur. Pourquoi sa vie et tous ses livres sont-ils animés de cette irrépressible envie de fuir ? (...) Mais c'est que l'auteur de «Bartleby et compagnie», petit-cousin de Robert Walser et de Maurice Blanchot, n'est jamais aussi en verve que lorsqu'il autopsie son oeuvre et son talent, et prend la parole à l'instant où semblent devoir le terrasser les forces du silence. Il évoque Kafka ou Sebald, n'arrive pas à fermer l'oeil parce que «certains mots insistent désespérément pour ressembler à un début de futur roman», se souvient avoir découvert les «Exercices de style» de Queneau sur la plate-forme d'un autobus parisien (le 24), et vu dans la polysémie patronymique («*Que No*») un heureux présage. Ce n'est pas un

Journal, c'est un étincelant carnet de bal. On serait une fille, on en pincerait pour lui. Avant de tomber amoureuse de ce fascinant personnage, on vérifiera que c'est bien notre Fantômas de la littérature qu'on tient bien au chaud contre soi.

Car Vila-Matas n'aime rien tant qu'échanger personnalité, idées, style, voire plus si affinités, avec d'autres écrivains qu'il aime. Il se souvient avoir ainsi découvert un jour, à Madrid, que Claudio Magris, sans y prêter attention, avait endossé son pardessus noir. La boucle est bouclée : le Catalan porte désormais le manteau qu'il a récupéré avec *«une fierté particulière»* et, quand on lui demande s'il est bien le génial Enrique, déclare avec bonheur : *«Je m'appelle Magris comme tout le monde.»*

*

* *

Blog littéraire de « Bartleby » : sur *Journal volubile*

« je ne fais que me battre avec la tension entre fiction et réalité pour accéder à la vérité. ». La forme du journal n'est donc pas tant un prétexte que ça, peut-être même s'agit-il de la forme la plus appropriée à l'art de Vila-Matas qui aime tant se dévoiler tout en se déroband. On connaît son goût pour l'imposture. Il est impossible de savoir si les aussi innombrables que plaisantes anecdotes le concernant ou concernant ses amis comme Claudio Magris ou **Paul Auster** sont vraies ou non, comme il est impossible, à moins d'effectuer un travail de recherche, de savoir si les citations des multiples auteurs dont il parle sans cesse (qu'il serait impossible ici de recenser) sont apocryphes ou non. On dit parfois que la plupart des citations de Kafka connues en Espagne sont l'œuvre du Barcelonais. Vila-Matas aime avancer masqué, aime se cacher derrière ses auteurs fétiches que sont par exemple Bolaño, Monterroso, Walser ou Sebald. C'est une manière pour lui de rendre hommage à ceux qu'il admire, de s'inscrire dans l'histoire de la culture avec humilité :

« Nous écrivons toujours après d'autres et c'est peut-être pourquoi j'ai si souvent recherché – avec des citations littéraires distordues ou inventées qui contribuaient à créer des sens différents – une image de moi faite de traits étrangers et voilà peut-être pourquoi j'ai si souvent fragmenté le vieux texte de la culture et disséminé ses traits en les rendant méconnaissables de la même façon qu'on falsifie de la marchandise volée. C'est ainsi que je me suis frayé un chemin, que j'ai avancé. Sur ce terrain, rien ne rassure plus qu'un masque. »

Même s'il ne faut rien prendre au pied de la lettre, il n'empêche que Vila-Matas se révèle au travers des multiples méditations qui composent ce livre. Il est impossible d'aborder tous les sujets que l'auteur aborde, mais bon nombres d'entre elles sont liées au vieillissement, à la mort et, plus généralement, à la disparition.(...) Tel est le scandale : à notre mort, tout continuera comme si nous n'avions jamais vécu. La mort ne serait acceptable que si nous mourrions tous. Cette conscience de la mort est l'une des raisons qui poussent à écrire. La littérature ne peut être conçue, selon l'auteur, comme un métier, mais comme une maladie, celle de se savoir mortel, celle de ne pas se sentir comme tout le monde. L'atopia, bien sûr. L'écrivain, où qu'il soit, est un étranger.

Ecrire, c'est vivre sur un autre rythme, c'est ne pas participer à la frénésie de la quotidienneté, c'est être au ralenti et contempler l'agitation, la vulgarité de l'existence (...)

Enrique Vila-Matas parle alors, par-ci par-là, de son écriture, précisant qu'il ne suit pas un plan préétabli, mais qu'il laisse faire ses personnages, découvrant au fur et à mesure comment les choses se déroulent. Ce n'est qu'ensuite qu'il se corrige, la correction étant le travail le plus difficile qui soit.

<http://www.paperblog.fr/users/bartleby/>

*

* *

Maître de l'imposture : à propos de « *Journal volubile* »

L'écrivain catalan Enrique Vila-Matas publie son "Journal volubile". Ouvrage exquis truffé de références et réflexions sur la vie et la littérature.

Je suis dans ma pièce habituelle, où il me semble que j'ai toujours été." Ainsi commence le "Dietario voluble", "Journal volubile" d'Enrique Vila-Matas. Si ces mots n'étaient pas de lui, sans doute aurait-il pensé qu'il s'agit là d'un bon début, - pas aussi puissant que les trois meilleurs débuts de la littérature contemporaine, "*Aujourd'hui maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas*" de Camus ("L'Etranger"), "*Longtemps, je me suis couché de bonne heure*" de Proust ("La Recherche") et la crème à ses yeux : "*Ça a débuté comme ça*" de Céline dans "Voyage au bout de la nuit" -, mais quand même un bon début.

Teinté d'ironie et d'humour dissimulé - tout, dans l'œuvre de l'écrivain catalan est affaire de dissimulation -, ce journal couvre deux années de sa vie, de 2006 à 2008, deux années où il relate ses voyages surprenants, de l'Italie à la Finlande en passant par Majorque, Prague, Sofia et La Baule, où d'ailleurs, il s'était déplacé pour le seul plaisir d'écrire cette phrase : "*Je suis venu à La Baule pour pouvoir écrire que je suis à La Baule*". Voyages surtout intérieurs, mentaux, transcendants, autour de sa chambre d'hôtel où il perçoit "*l'étrange présence des choses*", à l'instar des hikikomoris, ces jeunes Japonais vivant la plupart du temps allongés face à la télévision et l'ordinateur, qui le fascinent par la tristesse de cette presque non-existence. Son rêve exotique ? Errer dans les rues d'une ville inconnue où il habiterait pourtant.

Non pas construit autour de "rien" même si l'auteur fantasme, comme Perec, sur le désir d'écrire "*ce qui se passe quand il ne se passe rien*", le "Journal volubile" est emprunt d'une tension métaphysique; en tant que "*voyageur immobile*" ou bien sans cesse en transit dans les aéroports, Enrique Vila-Matas s'interroge sur la vie, la mort, en quête de son identité et s'invente des coïncidences merveilleuses pour rendre l'avenir et le hasard plus doux, comme pour l'écrire à l'avance et tisser mille petites choses qui font sens. Car, "*Au final, comme l'a écrit Wagensberg, "ce qui est le plus sûr en ce bas monde, c'est qu'il est incertain"*.

Cette réflexion, l'écrivain dont on sait seulement qu'il est né en 1948 à Barcelone où il vit toujours et qu'il est l'un des auteurs les plus originaux et passionnants de la nouvelle génération hispanique (son œuvre, traduite en dizaines de langues a été récompensée par de nombreux prix), il la mène depuis le début de son œuvre. La vie, la lecture, l'écriture, ne font qu'un. C'est pourquoi, tant en héritier de

Borges qu'en parrain de Bernard Quiriny (dont il a préfacé les "Contes carnivores"), il pratique l'art de la digression et de l'imposture littéraire où la frontière entre la vérité et le mensonge est si floue que même le genre du "Journal volubile" ne peut se définir, mêlant fiction, essai et biographie. Pourfendeur du réalisme, roi de la citation inventée par lui-même et des faux-semblants où se cache une formidable érudition, Enrique Vila-Matas se met en scène, lui, l'écrivain, comme l'astreint le journal à la différence de ses romans où se distinguait un protagoniste en mal de littérature.

"Deux possibilités : 1) Je passe une petite annonce et cherche un écrivain disposé à raconter ce que j'ai fait après avoir renoncé à l'écriture; 2) Je l'écris moi-même : j'invente un écrivain embauché qui emboîte mes pas après mon renoncement et écrit pour moi un journal dans lequel il simule miséricordieusement que je n'ai pas renoncé à l'écriture", écrit-il au début du journal, entamant une série de remarques sur la vie d'écrivain, proche de l'ascétisme. Il y a quelque chose de picaresque dans ce cheminement qui ressemble à une errance; tel un Don Quichotte, Enrique Vila-Matas s'égaré non seulement dans sa ville natale défigurée par le tourisme de masse - *"Je me dis qu'on endosse plus de responsabilités qu'on ne croit en écrivant"* - mais aussi, en lui-même. *"Barcelone est si différente dans ce paysage que je finis par me perdre dans ma nouvelle géographie personnelle,"* remarque-t-il, jusqu'à cette évidence, *"En fait, il n'y a jamais eu de cartes de nos innombrables labyrinthes."*

S'inscrivant dans le sillage duchampien en se libérant *"de toutes les attaches stupides de l'art"*, l'écrivain catalan brouille les pistes. Où se situe la limite entre la fiction, l'imagination, l'autofabulation, la réalité ? Peu importe, *"Le thème central de mon œuvre est [] peut-être mon incapacité à dire la vérité."* De cette "imposture en littérature" - titre d'un petit livre réunissant la correspondance d'Enrique Vila-Matas avec Jean Echenoz à ce sujet, chez Meet -, surgit un champ de références infini. Convoquant sans cesse ses écrivains favoris, Kafka, Sebald, Julien Gracq, Julio Cortazar, Dino Buzzati, Borges, Camus il mobilise également ses contemporains, Claudio Magris, Peter Handke, Gabriel Garcia Marquez, Paul Auster, etc. Par ces allusions permanentes aux écrivains et à leurs œuvres d'où émerge une grande admiration, le "Journal volubile" prend une tournure résolument altruiste car, si l'on n'apprend presque rien de l'auteur, si ce n'est qu'il s'est marié (en une ligne), les références et commentaires apparaissent comme un hommage à ces auteurs qui emplissent sa vie.

L'intertextualité comme le récit de ses peines, ses joies et de ses réflexions en courtes séquences temporelles sont toujours émaillées de remarques ironiques. *"L'humour se révèle parfois comme le seul sens de l'univers. C'est que le fameux vide cosmique n'est pas si immense si l'on découvre qu'il a avec l'humour un locataire perpétuel."*

Avec ce journal, volubile, mais surtout délectable, Enrique Vila-Matas éclaire son œuvre et découvre qu'il peut être, lui-même, source d'inspiration.

Camille Perotti (La Libre Belgique)

*

* *

Explorateurs de l'abîme : Enrique Vila-Matas face au méta-abîme

LINDON Mathieu

Les personnages d'Enrique Vila-Matas sont souvent des écrivains qui n'écrivent pas, ou aspirent à ne pas écrire et faire de leurs non-livres une oeuvre. *Explorateurs de l'abîme* est le treizième livre de l'Espagnol né en 1948 que les éditions Bourgois traduisent depuis 1990 et *Abrégé d'histoire de la littérature portative*, vite suivi d'*Imposture*, dont le titre est emblématique. Comme il est signalé en quatrième page de couverture, ce livre «*signe le retour*» de l'écrivain au genre de la nouvelle, après des romans comme *Paris ne finit jamais* et *Docteur Pasavento*. Enrique Vila-Matas emplit ses textes de références souvent précises à Marcel Duchamp, Laurence Sterne, Franz Kafka ou Herman Melville (et son fameux Bartleby), et d'autres souvent inventées, l'ensemble donnant ce ton émouvant et ironique, ces textes intelligents, beaux et drôles qui le caractérisent.

Dans «Sang et Eau», bref texte d'*Explorateurs de l'abîme*, on est tenté de voir Enrique Vila-Matas lui-même dans l'engrenage métalittéraire que construit sa littérature. Le narrateur s'est «*remis à écrire des nouvelles*». «*En définitive, il me fallait faire un gros effort pour raconter des histoires de la vie quotidienne avec mon sang et mon foie, comme l'avaient exigé de moi mes contempteurs qui m'avaient reproché des excès métalittéraires et une "absence absolue de sang, de vie, de réalité, d'intérêt pour l'existence normale des gens normaux"*.» Il tâche donc de se lancer, «*avec la meilleure volonté du monde dans la rédaction de nouvelles avec des personnes normales, en chair et en os, ayant sang et foie. Ce n'était pas quelque chose d'antinaturel pour moi, pourtant, dès le premier instant, je me suis senti très mal à l'aise avec les viscères, la sueur, l'odeur, les phrases vulgaires et les larmes de mes personnages. Je ne pouvais pas oublier combien je m'identifiais avec Paul Valéry quand il disait que son esprit n'était pas fait pour les romans traditionnels, car leurs grandes scènes, les colères, les passions, les moments tragiques, loin de l'exalter, lui faisaient l'effet d'éclats misérables, d'états rudimentaires où toutes les stupidités se donnent libre cours, où l'être est simplifié jusqu'à la sottise*».

On pourrait dire que l'oeuvre d'Enrique Vila-Matas est une critique du naturel. L'auteur d'*Enfants sans enfants* s'est toujours intéressé aux relations père-fils et «Nino», dans *Explorateurs de l'abîme*, tourne encore autour de ce thème. Mais, en prenant en compte les critiques qui lui sont faites, fut-ce pour les envelopper dans un humour les dépouillant de légitimité réelle, l'Espagnol paraît ici presque théoriser sa manière de faire, où la littérature nourrit la littérature et sa manière oblique d'écrire clairement. A entendre certains lecteurs, on a parfois l'impression qu'ils croient que les livres poussent dans des arbres et que la tâche des écrivains est de cueillir les livres aux livriers, ou la littérature aux littérateurs, simples agriculteurs d'un genre particulier. Le narrateur de «Café Kubista», texte qui ouvre *Explorateurs de l'abîme*, écrit à propos de son recueil : «*Ce sont des récits qu'on pourrait d'une certaine façon qualifier de cubistes [...] parce qu'il m'arrive de partager avec ce mouvement artistique sa tendance à amplifier les dimensions de certains espaces, à fuir le point de vue fixe classique et à permettre à l'ombre de tel ou tel explorateur d'abîmes de les traverser un jour ou l'autre*.» Un personnage du bref texte «Vie de poète» dit : «*Les oeuvres d'art, rares, donnent un contenu intellectuel au vide*.» Et le narrateur de commenter, car chacun a sa manière pour créer un personnage en chair et en os, en sang et en eau : «*Je n'ai pas oublié sa phrase qui [...] m'ouvrit les yeux et dont j'ai toujours pensé qu'elle m'avait sauvé la vie*.»

«*- Tu connais donc ton but ? dit cet homme / - Oui, répliquai-je, puisque je te l'ai dit ; loin d'ici, voilà mon but*.»

Explicitement, ces phrases de Kafka sont au coeur d'*Explorateurs de l'abîme*. Elles disent aussi l'infamale situation dans laquelle s'est placé Enrique Vila-Matas. Il a, sinon inventé, du moins poussé à un tel degré de précision un genre, celui de la nouvelle métalittéraire, que celui-ci semble lui être devenu complètement naturel, de sorte que la seule déception que le lecteur peut ressentir est de constater combien l'auteur, avec toujours ces fascinantes fantaisie et imagination, y demeure fidèle. On aime tellement Enrique Vila-Matas qu'on adorerait qu'il élargisse encore son territoire, qu'il aille loin de ce qu'il a su créer comme son ici.

*

* *

Docteur Pasavento : Vila-Matas disparaît encore

LINDON Mathieu

Ecrire, ne pas écrire : telles sont les deux activités au coeur de tous les textes d'Enrique Vila-Matas depuis plus de vingt ans et qui ont fait en France de l'écrivain barcelonais né en 1948 un auteur phare des éditions Bourgois (Passage du Nord/ Ouest a cependant aussi publié trois de ses volumes). Docteur Pasavento est le douzième livre de lui qu'elles publient et leur nouvelle collection de poche, «Titres», lancée aujourd'hui, comprend deux de ses textes dans ses six premiers volumes, Abrégé d'histoire de la littérature portative et Enfants sans enfants, dont respectivement Laurence Sterne, l'auteur de Tristram Shandy, et Franz Kafka sont d'une certaine manière les personnages principaux. Docteur Pasavento, comme d'habitude, est dédié «à Paula de Parma» et comprend cette question dès la quatrième ligne : «"D'où vient ta passion pour la disparition ?"» Ce thème permanent d'Enrique Vila-Matas a sans doute été le plus clairement énoncé dans le Mal de Montano dont l'épigraphe est «'Comment ferons-nous pour disparaître ?" Maurice Blanchot» et la première phrase : «A la fin du XXe siècle, le jeune Montano, qui venait de publier son dangereux roman sur le cas énigmatique des écrivains qui renoncent à écrire, s'est retrouvé emprisonné dans les rets de sa propre fiction et transformé en un auteur qui, malgré son inclination compulsive pour l'écriture, s'est retrouvé complètement bloqué, paralysé, changé en agraphe tragique.»

Les écrivains et leurs textes sont presque toujours les héros véritables des livres d'Enrique Vila-Matas. Dans une espèce de post-modernisme humaniste, avec humour et ironie et non sans émotion, il fait vivre une seconde vie aux citations en en changeant l'auteur (Valéry Larbaud se retrouve l'auteur d'une phrase de Christophe, le créateur de la Famille Fenouillard) ou en intervertissant les écrivains et ce qu'ils ont dit quand il en cite plusieurs à la fois, comme par exemple, dans Docteur Pasavento, Samuel Beckett et Peter Handke. Mais l'auteur au centre de ce dernier livre est Robert Walser, l'écrivain suisse né en 1878 et mort en 1956 après vingt-sept ans passés à l'asile, et qui passionne Vila-Matas depuis Abrégé d'histoire de la littérature portative. Car l'auteur de l'Institut Benjamenta, «le prince discret des écrivains qui ont du charme», est celui dont la vie et l'oeuvre se rapprochent le plus des ambitions des personnages de Vila-Matas. «Et cela faisait déjà des années qu'il était mon héros moral. J'admirais chez cet homme l'extrême répugnance qu'éveillait en lui tout type de pouvoir et son renoncement précoce à tout espoir de succès, de grandeur. J'admirais l'étrange décision qu'il avait prise de vouloir être comme tout un chacun, alors qu'en réalité, il ne pouvait être comme personne, parce qu'il ne souhaitait pas être quelqu'un, ce qui, sans aucun doute, rendait encore plus difficile son désir d'être comme tout le monde», dit rapidement le narrateur de Docteur Pasavento.

«"Celui qui court après le succès n'a que deux possibilités, soit il l'obtient, soit il ne l'obtient pas, et les deux sont également ignominieuses", dit Imre Kértesz», dit à plusieurs reprises de narrateur en évoquant «l'horreur de la gloire littéraire», même si, dans son cas propre, le drame semble être de ne pas l'obtenir, de même que son goût de la disparition est couronné d'un succès exagéré, personne ne s'en soucie, au contraire, par exemple, d'Agatha Christie dont le bref effacement avait suscité mille émois. Docteur Pasavento n'est cependant pas une satire littéraire, c'est un texte d'où, à partir de la

rue Vaneau, à Paris, sont évoqués les grands problèmes du monde, comme la politique syrienne au Liban (avec les aventures de Mohamed al-Joundi, le fameux chauffeur de deux journalistes otages français), et, certes, des questions qui peuvent apparaître de moindre envergure mais qui font aussi beaucoup pour la réputation de la rue Vaneau qu'habitèrent aussi bien Julien Green qu'André Gide : «Peu après, je me suis renseigné et j'ai appris que le Journal de Green couvre une période de soixante-dix ans (1926-1996), supérieure aux soixante-deux du Journal d'André Gide (1889-1951), classé deuxième dans le livre des records des journaux écrits par des Français.» On peut être narrateur et avoir par moments des préoccupations subalternes. Emmanuel Bove aurait aussi vécu rue Vaneau et cet écrivain-ci a plus de lien que les précédents avec Robert Walser : la grandeur ostentatoire n'est pas de son monde littéraire.

Docteur Pasavento, dans sa traduction française, offre une occasion commode de lire les premières phrases de la Promenade, de Robert Walser, dans leur traduction italienne, car le narrateur les aime beaucoup et Enrique Vila-Matas, l'écrivain espagnol, les a donc retranscrites ainsi. Le narrateur raconte aussi ses aventures avec Christian Bourgois, son éditeur français, et Antonio Lobo-Antunes, dont des traductions paraissent dans la même maison. D'une façon générale, Enrique Vila-Matas instrumentalise les écrivains, leurs livres et leurs phrases. Mais sans, bien au contraire, qu'on puisse y voir le moindre élément péjoratif. Plutôt comme on instrumentaliserait des molécules pour en faire des médicaments, ou des mots pour en faire des romans.

Etrange façon de vivre

de Enrique Vila-Matas

critiqué par Kinbote, le 27 octobre 2003

Le jour de la conférence

Un écrivain réaliste & qui a entrepris une trilogie sur les déshérités de son quartier (on pense à Pessoa) - compose tout le jour qui la précède le texte de la conférence qu'il doit donner au soir sur « la structure mythique du héros » et qui doit décider du sort futur de sa vie. Dans le but de captiver, à la façon d'une Schéhérazade, sa belle-soeur et par ailleurs amante qui sera présente à la conférence, et à la veille qu'elle ne le quitte pour longtemps, il choisit d'en modifier le sujet et de faire plutôt porter sa causerie sur l'espionnisme à la base de tout travail d'écrivain.

Tout en préparant la conférence qu'il ne donnera finalement pas (on pense à Paludes de Gide), il se remémore divers épisodes de sa vie : ses rencontres respectives avec Dali et Graham Greene, son père dépressif, le grand-père atteint de folie, son fils débile, son épouse qui lui a promis un amour infini mais qui ne lui inspire plus de désir... Il perçoit que sa manie d'espionner son entourage propre à nombre d'écrivains est une façon de se comporter comme s'il était l'ancien Dieu des chrétiens.

« Depuis que Dieu n'existe plus, depuis que nous ne croyons plus que quelqu'un nous observe, notre vie manque de finalité. (...) l'homme des siècles précédents, qui avait gardé le sens de la religion, croyait qu'une divinité le contemplait et, par conséquent - comme un footballeur face au regard rigoureux de ce grand espion, de cet être supérieur qu'est l'entraîneur -, il cherchait à donner une cohérence aux objectifs de ce jeu qu'est la vie pour qu'elle se conforme au regard de cet observateur. Mais aucun être supérieur à nous ne nous voit et tout ce qui nous arrive nous arrive sans raison. » A la suite d'une bagarre avec un barbier qui a perdu sa femme et ses enfants et qu'il idéalisait au point de le faire figurer dans sa trilogie, il réalise que l'homme est un ignoble individu. Il comprend que les personnages réels, copiés directement de la réalité, sont décevants et que ceux qui l'intéresseraient vraiment ne peuvent venir que de l'imagination.

Il redécouvre son fils supposé crétin sous un autre jour. Il se libère d'un réel qui l'avait toujours opprimé, d'un moi duquel il était devenu le prisonnier.

« Même si quelques coups me faisaient souffrir, je me sentais délicieusement propre et rasé de près, et, surtout, libre de tout poids. En effet la réalité a toujours été

très lourde, un fardeau insupportable. Je me suis réjoui en silence de m'en être libéré, ainsi que de la description méticuleuse des boutons des fesses de mes voisins. »

Écrit simplement mais d'une façon qui s'attache à être méticuleuse aux détails, le propos sombre, narratif les tergiversations et l'interrogation existentielle du héros est égayé d'une liberté de ton qui injecte des éléments triviaux, de dérision, et agrémenté de situations cocasses, vaudevillesques. Le tout dans une structure très pensée (la description d'une journée fait penser à Ulysse de Joyce, une certaine lourdeur en moins), aux multiples références (Villa-Matas est un gai érudit) mais traitée de manière singulière.

Le roman le plus jubilatoire qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps.

📖 Le «Journal volubile» de l'écrivain catalan

Vila-Matas: son nom est personne

PAR DIDIER JACOB

Un jour, Enrique Vila-Matas aperçoit trois critiques littéraires dans une rue de Barcelone, et se cache derrière un camion, comme s'il avait quelque chose à craindre, lui, le plus grand, de ces «*trois messieurs*». Tandis qu'ils s'éloignent rue Verdi, il regagne ses pénates, s'interrogeant sur les raisons de sa peur. Pourquoi sa vie et tous ses livres sont-ils animés de cette irrépressible envie de fuir ? Réponse dans ce fabuleux «**Journal**» dont la lecture est comme la descente, traversée d'éclairs, au fond d'un puits de mine -son charbonneux cerveau : «*Aujourd'hui, je ne suis là pour personne. Je ne suis même pas là pour ce «Journal».*»

©MATHIEU BOURGOIS
Enrique Vila-Matas

Ce n'est pas le moins étonnant paradoxe de ce livre que d'être qualifié par son auteur de«*volubile*». Mais c'est que l'auteur de «**Bartleby et compagnie**», petit-cousin de **Robert Walser** et de n**Maurice Blanchot**, n'est jamais aussi en verve que lorsqu'il autopsie son oeuvre et son talent, et prend la parole à l'instant où semblent devoir le terrasser les forces du silence. Il évoque **Kafka** ou **Sebald**, n'arrive pas à fermer l'oeil parce que«*certaines mots insistent désespérément pour ressembler à un début de futur roman*», se souvient avoir découvert les «Exercices de style» de **Queneau** sur la plate-forme d'un autobus parisien (le 24), et vu dans la polysémie patronymique («*Que No*») un heureux présage. Ce n'est pas un Journal, c'est un étincelant carnet de bal. On serait une fille, on en pincerait pour lui.

Avant de tomber amoureuse de ce fascinant personnage, on vérifiera que c'est bien notre Fantôme de la littérature qu'on tient bien au chaud contre soi. Car Vila-Matas n'aime rien tant qu'échanger personnalité, idées, style, voire plus si affinités, avec d'autres écrivains qu'il aime. Il se souvient avoir ainsi découvert un jour, à Madrid, que **Claudio Magris**, sans y prêter attention, avait endossé son pardessus noir. La boucle est bouclée : le Catalan porte désormais le manteau qu'il a récupéré avec «*une fierté particulière*» et, quand on lui demande s'il est bien le génial Enrique, déclare avec bonheur : «*Je m'appelle Magris comme tout le monde.*»

D.J.

«**Journal volubile**», par **Enrique Vila-Matas**,
trad. de l'espagnol par André Gabastou, Christian Bourgois, 290 p., 23 euros.

Du même auteur, chez le même éditeur :
«**Etrange façon de vivre**» et «**Bartleby et compagnie**».

□ **Toutes les critiques de l'Obs**

Le Mal de Montano

de Enrique Vila-Matas, André Gabastou (Traduction)

critiqué par **CCRIDER**, le 24 mai 2004

L'écrivain et ses doubles

Vila Matas n'a pas son pareil pour perdre son lecteur dans les méandres de sa pensée et de son délire ... Comment résumer cette histoire qui n'en est pas une ? Comment donner un aperçu de ce roman ? Comment se faire une idée précise de cet ouvrage ? Difficile . Disons qu'on est plongé dans l'univers particulier de V.Matas . Celui-ci nous fait partager ses difficultés à vivre , à écrire , à faire vivre son écriture ... C'est étrange , très surprenant . Bien entendu , il n'y a pas véritablement d'intrigue . Le livre , plus proche du journal que du roman et bien que tournant en boucle , est assez construit . Il comporte 5 parties .

La première intitulée " le Mal de Montano" est la plus descriptive et la plus romancée . Cela aurait pu être une longue nouvelle . L'auteur se met en scène avec sa femme Rosa , il s'invente un fils , Montano , qui est atteint du fameux mal : il n'arrive plus à écrire . Il espère le soigner , mais à peine arrivé à Nantes, l'auteur retourne à Barcelone par le premier train car il a peur d'être atteint lui aussi ! A part quelques notes succinctes sur un séjour en Argentine , réel ou imaginaire et quelques personnages à peine esquissés , il n'y a pas grande matière pour l'intrigue .

La deuxième partie est consacrée surtout à l'étude de quelques auteurs célèbres de journaux littéraires , ce qui permet à Vila Matas d'étaler ses connaissances et de "dialoguer" avec ses prédécesseurs . La troisième partie " Théorie de Budapest" revient sur l'ensemble sous prétexte d'une conférence dans cette ville .

Dans la 4ème , il introduit le seul point commun à tous les diaristes : celui qui tient un journal est un homme trompé dans tous les sens du terme . D'ailleurs , Rosa couche avec son meilleur ami ce qui amène le héros à se transformer en errant et à repartir en Argentine où tout a changé . La dernière partie "le salut de l'esprit" est la plus obscure et n'est là que pour montrer qu'il ne peut et ne veut pas conclure ou faire une fin !

Oeuvre attachante mais très intellectuelle , ce livre ne laisse pas indifférent et , bizarrement , malgré l'aridité , on n'a pas envie de l'abandonner . On apprend pas mal de choses sur l'auteur qui est bien sûr son sujet favori.

" Mon destin serait la solitude, la drogue , la violence et le suicide ..."

"Ecrire , c'est comme se droguer , on commence par pur plaisir et on finit par organiser sa vie comme les drogués en faisant tout tourner autour de son vice."

La littérature nous permet de comprendre la vie ... elle nous parle de ce qu'elle peut être , mais aussi de ce qu'elle a pu être ."

Bouquin un peu difficile d'accès , agaçant par les redites et les effets un peu faciles . Méritait-il son prix Médicis étranger ? J'en doute . Loin d'être inintéressant cependant ... Après tout , on ne lit pas que pour se distraire et passer le temps !!!

Artículo en "Le Monde el 08/02/02

Por **Michel Braudeau**

Un manteau rouge.

Enrique Vila-Matas, 54 ans, catalan pur jus, chimérique et austère, aux yeux et aux cheveux de jais, fait partie de ces écrivains très discrets, précieux et rares, que l'on se croit peu nombreux à connaître et à aimer, jusqu'au jour où l'on s'aperçoit que les happy few forment en fin de compte une foule considérable d'initiés, une confrérie fervente de plus en plus large. Vient alors le moment où la gloire vulgaire menace la quiétude de leur cheminement secret, ce qu'on appelle en course automobile un virage difficile à négocier, moment choisi pour notre rencontre.

Avec *Le Voyage vertical*, il vient d'obtenir le prix Romulo Gallegos, l'un des plus importants de la littérature hispanique, et continue de vivre encore comme un étudiant parmi d'autres à Barcelone. Son éditeur, Jorge Herralde, directeur d'Anagrama, qui a publié toute son œuvre, reconnaît : "Vous savez, moi-même je ne suis jamais allé chez Enrique. Il vous fera du café ? C'est énorme. Comme si vous, vous lui prépariez une bouillabaisse..." A l'heure convenue, dans une rue du haut de la ville, la voix de Vila-Matas chuchote à l'interphone de son immeuble : "Je descends..." Il faut ouvrir avec une clé, de l'intérieur. Coincé dans l'ascenseur, il ajoute : "On parlera en haut..." On est en pleine conspiration, déjà.

L'appartement est petit, farci de livres, avec une vue immense sur tout Barcelone, la Sagrada Familia et la mer dans la brume. Il montre la cuisine, le salon, "notre chambre", celle qu'il partage avec la dédicataire de tous ses livres, Paula. Elle est avec lui en photo sur la table basse et a préparé le café qu'il verse en hésitant, moitié dans la tasse, moitié à côté. Lui, un homme d'une habileté magnifique par écrit, qui passe pour un maître du mensonge. Il doit être terriblement timide. Donc redoutable. Un premier round d'observation avec l'auteur d'*Imposture* et d'*Etrange façon de vivre* (tous ses titres sont traduits chez Christian Bourgois), nous apprend qu'il est d'une famille de la moyenne bourgeoisie, que son père travaillait dans le commerce, le bâtiment. Un père qu'il a dû avoir du mal à impressionner avant d'atteindre à la notoriété. Il fait remonter ses premiers écrits à l'âge de 4 ans. Un poème, dédié à sa mère. "Je lui ai demandé plus tard ce que c'était, ce qu'il y avait dedans. Elle l'a retrouvé : je lui disais tout simplement que je l'aimais. Que dire d'autre à cet âge ?"

Plus tard, il se croit une vocation de toréador, une photo l'atteste. "J'avais vu un film avec Luis Mariano et Carmen Sevilla et j'avais été ému par la scène où le torero prie dans la chapelle avant d'entrer dans l'arène. Par la suite, j'ai lu les écrits de Michel Leiris sur la littérature considérée comme une tauromachie..." On est entre le respect et l'insolence, c'est une frontière où il aime bien se tenir, comme les chats sur le seuil des portes.

A 20 ans, il vient à Paris et, grâce à un ami, loue une chambre de bonne chez Marguerite Duras. Le loyer est dérisoire, mais il doit quand même justifier sa présence ici, à ce prix. Il dit à Duras qu'il écrit un roman, *l'Assassin illustré*. Mais encore, demande l'inflexible logeuse. C'est un livre qui tue ceux qui le lisent, répond Vila-Matas. Impossible, dit Duras, à moins qu'il n'y ait un poignard qui sorte du bouquin. "C'est là que j'ai compris que la mort devait venir du texte. J'ai décidé de faire comme Miles Davis, que j'avais vu quand il était venu en Espagne jouer de la trompette en tournant le dos au public. En plein franquisme, les gens avaient été choqués par cette attitude. Mais moi, j'ai compris que si je voulais tuer ce public qui me terrifiait, il fallait que j'écrive en lui tournant le dos."

Il publie *Imposture* en 1984, un bref roman, drôle et qui préfigure son œuvre à venir, sur un homme aliéné de son identité, un peu escroc, un peu fou, puis *Abrégé de la littérature portative*, où se dessine une vision heureuse de l'écriture, de l'enthousiasme littéraire. Viennent ensuite *Suicides exemplaires*, *Enfants sans enfants*, entre autres. Pendant ses années de jeunesse, il est remarquablement beau, cultive un air inquiétant et romantique. Il porte un manteau rouge et recueille les conversations des gens dans le tramway, les lieux publics, à tel point qu'on finit par se méfier de cette silhouette d'espion trop visible.

Il boit sec. Il aime faire peur en même temps qu'il a peur. Un soir à Paris, il se retrouve à dîner avec son traducteur, Eric Beaumartin : "C'était dans un restaurant assez cher, où je devais payer, et il se foutait de ma gueule, il me manquait de respect. Il chantait des tangos à tue-tête et récitait des vers de saint Jean de la Croix. Il y avait à la table à côté Peter Handke, en compagnie d'amis, qui se marrait, et je ne savais pas où me mettre. Finalement, j'ai dit à Beaumartin que mon nom était l'anagramme de "Satam alive" [Satan est vivant], et il s'est tenu à carreaux. Pas longtemps. Je place souvent des fausses citations dans mes livres et Beaumartin me demandait les références, d'où ça venait, etc. Quand je lui ai dit que j'inventais, il a cru bon de mettre en note de sa traduction qu'il

s'agissait là d'inventions de ma part. Vous voyez l'arrogance..."

Impertinences qui ne sont pas pour lui déplaire, probablement. Avec la publication du *Voyage vertical* en 1999, Vila-Matas surprend ceux qui voyaient en lui un écrivain pour écrivains froidement calculateur et très intellectuel. Le roman met en scène un homme âgé que sa femme chasse de chez lui, parce qu'elle en a assez de partager sa vie, et qui entreprend un voyage à Porto, puis à Lisbonne, Madère, un voyage intérieur. On a voulu reconnaître dans cet homme le propre père de Vila-Matas, qui s'en défend : jamais son père n'a fait un tel voyage, ni dans l'espace ni en lui même. "Ce Voyage vertical est mon livre le plus conventionnel, il a marché à cause de cela, mais ce n'est qu'une apparence, il est plein de dynamite. Pas si orthodoxe qu'il n'y paraît. C'est vrai qu'il y a un peu de mon père et que j'invente des personnages avec de la chair et des os. En fait, ça me gêne beaucoup ces histoires de chair et d'os." Esthétiquement, il serait plutôt hostile au Tel Quel des années 1970, partisan d'une avant garde lisible. A Joyce, il préfère Beckett et Musil. Ou Sebald, l'auteur des Anneaux de Saturne qui vient de mourir. "Je ne cite pas les vivants, leur œuvre n'est pas finie, par définition. Mais Sebald, oui, hélas."

La publication, en 2000, de *Bartleby et Cie* (dont la traduction en français paraît simultanément avec celle du Voyage vertical chez Bourgois en février 2002) élargit considérablement sa réputation dans le milieu littéraire. Bartleby est un personnage d'une nouvelle de Herman Melville (Bartleby l'écrivain), employé chez un avoué de Wall Street qui, à tout ce qu'on lui demande, répond : "Je préférerais ne pas le faire", et se laisse mourir de faim. Vila-Matas en fait le héros du refus d'écrire, la version négative du "shandy", figure positive inspirée de Tristram Shandy, célébrée dans son Abrégé de la littérature portative. Il recense comme des "bartleby" tous les auteurs qui ont un jour délibérément cessé d'écrire. Ceux qui se sont arrêtés après un seul livre. Mieux encore ceux qui n'ont pas écrit du tout mais dont ? par quelque biais ? il juge l'œuvre importante quoique illisible.

On trouve dans son inventaire savant et fantasque aussi bien Rimbaud et Kafka, Chamfort et Salinger, Pynchon et Marcel Duchamp et tutti quanti. Sans oublier Melville lui-même, qui connut une fin semblable à celle de son personnage après l'échec public de ses chefs-d'œuvre, dont *Moby Dick*. Le bartleby peut n'avoir écrit qu'une ligne dans sa vie, peu importe. Il est habité par le livre qu'il pourrait écrire s'il n'y renonçait pas dans le même mouvement où il le pense. Comme le dit l'écrivain péruvien Julio Ramón Ribeyro : "Nous avons tous un livre en nous, peut-être un grand livre, mais qui n'émerge que rarement du tumulte de notre vie intérieure, ou le fait trop soudainement pour que nous ayons le temps de le harponner." Le concept du bartleby littéraire est évidemment très séduisant, puisqu'il propose une justification à tous les renoncements, toutes les impasses et tous les moments d'impuissance, les dérobades de l'imagination et du désir. Il permet de surcroît à ceux qui n'ont rien à dire ou manquent du courage nécessaire pour l'oser, de se réfugier dans cet asile confortable, le bartlebysme, attitude élégante qui peut passer pour un ascétisme spirituel. Mais qu'on ne s'y trompe pas : le vrai bartleby, celui qui renonce à réaliser - mais qui a déjà fait ses preuves, pas celui qui habille ainsi son néant -, est mis à rude épreuve. Vila-Matas a écrit un jour que la littérature était un suicide, certes. Mais le silence d'un écrivain qui reste en vie est un suicide chaque jour recommencé.

Cette invention du bartleby est peut-être à situer dans l'évolution personnelle de l'auteur, plutôt que dans le ciel indifférent des notions abstraites. A ses débuts, Vila-Matas se voyait du côté des amateurs de romanesque haut en couleur, il avait une vision optimiste de son art, une vision de jeune homme, dit-il aujourd'hui. Il aimait par-dessus tout les écrivains flamboyants comme le fameux Ramon Gomez de la Serna qui prétendait monter dans le tramway avec son tigre en laisse, pas les écrivains sagement assis à leur table. "J'étais très ambitieux, mais je ne me suis jamais lâché, emballé..." Cette crainte de perdre le contrôle de soi et de son œuvre l'a conduit au bord du bartlebysme en passant, selon sa propre formule "du bonheur à la lucidité".

Mais, en même temps, Vila-Matas est trop intelligent pour ne pas avoir là un piège morbide. "Je suis en train de finir un autre roman à présent. C'est l'histoire d'un homme qui va voir son fils à Nantes, en France. Le fils a 50 ans, il est écrivain, auteur d'un seul livre, en train d'écrire un bouquin sur les gens qui cessent d'écrire... Or le père est critique littéraire. Il voudrait convaincre son fils de faire un autre livre, l'aider. Mais lui-même est malade de la même chose que son fils. Cela s'appellera *Le Mal de Montano*, c'est le nom de famille des deux hommes. J'ai choisi de passer de celui qui n'écrit rien à celui qui veut écrire le tout. De Bartleby à *Don Quixote*, en somme..." Mais s'il a choisi Nantes, c'est aussi parce que c'est la ville où Jacques Vaché, bartleby notoire, s'est suicidé ("On n'a jamais voulu me dire

dans quelle chambre de l'Hôtel de Paris. En réalité, l'hôtel a déménagé, n'est plus au même endroit"). Et que non loin de Nantes, vit le grand Julien Gracq, silhouette hautaine et admirée de l'écrivain qui a choisi aussi de se taire.

Le mal de Montano, tout imaginaire qu'il soit, a bien failli frapper Vila Matas récemment, qui s'est trouvé bloqué dans son travail. Il en a parlé à son ami Tabucchi, lequel lui a donné le meilleur des conseils : quitte ce chapitre et passe à autre chose, sans transition. Il faut se déplacer, passer d'un endroit, d'un temps à un autre. "Echenoz fait cela avec un oiseau. Proust avant lui le faisait avec sa madeleine et il avait lui-même repris le procédé à Chateaubriand, etc. On dit que Proust est un expert de la mémoire et des associations d'idées, mais en fait, là où il est un maître, c'est dans les changements de plans. Avant même l'invention du cinéma."

Et le cinéma, y a-t-il pensé, cet amoureux de l'illusion ? Oui, il voulait être cinéaste, a été critique de cinéma à 18 ans, avait même convaincu son père de l'aider à produire un moyen métrage. "C'était l'histoire d'un ange exterminateur qui tuait tous les membres de sa famille. Après la projection mon père m'a dit : "Si je comprends bien, tu me tues aussi ?" C'est comme cela que j'ai perdu le seul producteur que j'avais." Ainsi naissent les écrivains. Il rit, cette idée l'amuse beaucoup, rétrospectivement. Dans l'ascenseur qui nous redescend à la rue, en silence, on ne peut s'empêcher de se demander à partir de quel moment exactement il a commencé (ou cessé) de nous mentir. Il ouvre la porte courtoisement, prend congé. Il porte un manteau rouge.

Etrange façon de vivre **De Enrique Vila-Matas**

Etrange façon de vivre est l'histoire d'un journaliste barcelonais qui écrit une trilogie romanesque on ne peut plus réaliste sur les petites gens de son quartier. Pour ce faire, il passe des heures à les observer. Il a une femme, Carmina, un enfant trisomique, une maîtresse épisodique, pharmacienne et séductrice, Rosita, qui n'est autre que la soeur de sa femme. Le récit se passe en un jour. Ce laps de temps est d'autant plus crucial pour l'écrivain que Rosita vient de lui annoncer son intention de le quitter le soir même, à l'issue de la conférence qu'il doit prononcer sur " la Structure mythique du héros ", à moins que lui ne se décide à quitter sa femme. Ce qui le pousse à modifier le thème de son intervention : il choisit de dresser un parallèle entre les écrivains et les espions, sujet plus original qui, pense-t-il, convaincra Rosita de rester avec lui. Mais, au dernier moment, sa femme décide de venir l'écouter. Sur cette trame très simple, Vila-Matas brouille les pistes de façon subtile. Le jour ne sera pas si crucial qu'il semble l'être. Tout est piégé, comme la fin du livre le révèle, si bien que le narrateur est contraint à un choix qui n'en est pas un. Faux roman d'espionnage, fausse enquête ou faux suspense, fausse tragédie amoureuse, fausse chronique de mœurs. *Etrange façon de vivre* explore le faux, s'inscrit en faux pour essayer de saisir les faux-semblants de la réalité et de la vérité. Curieusement Mrs Dalloway semble proche de cet écrivain barcelonais qui passe une journée entière à " serrer " au plus près l'absurdité de sa recherche. Mais Vila-Matas domine avec un humour décapant et une maestria virtuose cette ombre portée de lui-même en tachant de répondre à cette question fondamentale : si Dieu n'est plus là pour nous regarder, qui nous voit ? Le romancier ? Bonne question déjà posée par Sartre il y a quelque soixante ans.

http://www.rue-des-livres.com/livre/2267020424/etrange_facon_de_vivre.html
La vie est courte mais les journées sont longues

Le héros de ce court roman à la première personne vit à Barcelone avec sa femme et son fils, entretient une liaison avec sa belle-sœur, et consacre ses journées à l'écriture. Il écrit une chronique

quotidienne dans un journal et travaille à une trilogie romanesque, triptyque réaliste consacré aux gens de sa rue. Enfin, régulièrement sollicité pour donner des conférences, il en prépare une sur "la structure mythique du héros", conférence qu'il a décidé de réorienter vers le seul sujet qui le préoccupe en cette unique journée où se déroule l'action du roman, à savoir l'analogie entre espions et écrivains.

L'essentiel du roman est consacré à l'écriture de cette conférence. Il la rêve, s'imagine la donner lui-même déguisé en espion, l'écrit pour nous au conditionnel. C'est donc une succession d'anecdotes visant à montrer comment il a passé sa vie à espionner tout le monde. Au cours de ces histoires on croise sa mère, son père, son grand-père, mais aussi Salvador Dali, Graham Greene, ou ses voisins qu'il espionne pour sa trilogie romanesque. Cela passe un peu du coq-à-l'âne, cela fait souvent sourire, mais alors même que je lisais ce sympathique roman, j'imaginai déjà que j'allais l'oublier aussi vite que je l'aurais lu.

Il m'en reste pourtant la théorie très séduisante de Vila-Matas sur les relations entre espionnage et littérature. Pour Vila-Matas en effet, l'auteur est un espion, parce qu'il épie ses voisins, écoute les conversations dans l'autobus, ne s'intéresse à la vie des autres que pour la recycler dans ses romans. Mais il est aussi l'espion de lui-même, car en écrivant il ne cesse de faire des découvertes sur son propre compte. Enfin le lecteur est également un espion, car il lit souvent en tentant de démêler le vrai du faux, en cherchant à débusquer la part d'autobiographie dans une fiction, autrement dit en espionnant l'auteur derrière son roman.

Enrique Vila-Matas (1948-....) est l'auteur notamment de "L'abrégé de littérature portative" et du génial essai-fiction "Bartleby et Cie". "Étrange façon de vivre" serait le 2e volet d'une trilogie commencée avec "Loin de Veracruz".

Étrange façon de vivre / Enrique Vila-Matas, traduit de l'espagnol par André Gabastoun (titre original : Extraña forma de vida), 10-18 (Domaine étranger), 2003, 158 p., ISBN 2-264-03293-6

<http://levraoueq.wordpress.com/category/litteratures-espagnole-et-hispano-americaine/>

Né à Barcelone en 1948, Enrique Vila-Matas publie en 1977 son premier roman, La lecture assassine. Mais son premier grand succès, il l'obtient grâce à l'Abrégé d'histoire de la littérature portative. Grand amateur de Borges et des jeux de faux-semblants érudits, Vila-Matas s'est imposé, notamment grâce à Bartleby et compagnie, comme l'un des auteurs hispaniques les plus passionnants de la nouvelle génération. Désormais critique littéraire renommé et redouté, le Barcelonais obtient en 2002 le prix Herralde, et, l'année suivante, le prix Médicis étranger pour Le mal de Montano. Dernier livre paru: Docteur Pasavento (Christian Bourgois).

Questionnaire de Proust

Le bonheur parfait, selon vous?

Je me souviens de ces vers de Robert Lowell: «Ah, largue les amarres. Toute la grandeur de la vie/est comme une jeune fille en été.» Il est certain que l'on trouve une grandeur et une félicité parfaites dans le seul fait de s'asseoir auprès d'une femme durant l'été. Le bonheur a toujours été conçu comme quelque chose de très simple. Il reste à inventer le bonheur intelligent.

Qu'est-ce qui vous fait lever le matin?

Penser que le matin est la fin de la nuit: quelque chose, donc, d'une parfaite médiocrité.

La dernière fois que vous avez explosé de rire?

Je n'explose jamais de rire. Quand je ris en moi-même, je le fais toujours d'une manière infiniment sérieuse.

La dernière fois que vous avez pleuré?

Il y a une semaine, en écoutant un fado. Ce fut quelque chose de très inattendu, j'ai perdu prise. La vie est étrange.

Quel est votre principal trait de caractère?

Une bonté invisible.

Votre principal défaut?

Que les autres se chargent de les relever. Ils le font déjà assez.

A quelle figure historique vous identifiez-vous le plus?

Je ne suis guère capable de m'identifier à moi-même - mes personnalités sont diverses - et par conséquent il m'est encore plus difficile de m'identifier à quelqu'un.

Qui sont vos héros, aujourd'hui?

Les excentriques de la littérature.

Votre héros de fiction?

Le docteur Pasavento.

Votre voyage préféré?

Toujours le voyage à venir. Mais mon premier voyage au Mexique m'a totalement ébloui.

Quelle est la qualité que vous préférez chez un homme?

Qu'il ressemble à un homme.

Et chez une femme?

Qu'elle soit féminine. J'aime les femmes parce qu'elles sont extrêmes, toujours meilleures ou pires que les hommes.

Vos écrivains préférés?

Fernando Pessoa, Franz Kafka, Robert Walser, Roberto Bolaño, Fleur Jaeggy, Samuel Beckett, Alice Munro, Rita Malú, Pierre Michon, Sergio Pitol, Raymond Roussel...

Votre compositeur préféré?

Liszt et Glenn Miller.

La chanson que vous sifflez sous la douche?

L'hymne national de Lokunowo.

Votre livre culte?

Artistes sans œuvres de Jean-Yves Jouannais.

Votre film culte?

L'avventura de Michelangelo Antonioni.

Votre peintre préféré?

Vélasquez.

Votre boisson préférée?

Le whisky.

Votre couleur préférée?

Le blanc et le noir.

Que considérez-vous comme votre plus grande réussite?

J'attends encore de triompher en quelque chose.

Votre plus grand regret?

Avoir déjà regretté quelque chose.

Quel talent voudriez-vous avoir?

Celui de Sarah Bernhardt. Et pouvoir dire: «Vous pouvez me serrer la main sans crainte. Le talent, ça n'est pas contagieux.»

Qu'est-ce qui vous est le plus cher?

La vie avec Paula de Parme.

Si vous pouviez changer une chose dans votre apparence?

Je voulais avoir une silhouette filiforme et je savais que je n'y parviendrais jamais. Un drame.

Que détestez-vous par-dessus tout?

La violence, la bêtise, la mesquinerie.

Quand vous n'écrivez pas, quelle est votre occupation préférée?

Voyager.

Votre plus grande peur?

Le défi d'écrire un livre sur la peur.

A quelle occasion mentez-vous?

Quand je parle en castillan, je mens toujours. Quand je parle en catalan - ma mère est catalane et m'a appris à ne pas mentir -, je ne mens jamais. C'est pourquoi j'écris mes fictions en castillan.

Quelle est votre devise?

La devise de la famille anglaise Finch Hatton: «Je répondrai.»

Comment aimeriez-vous mourir?

Comme l'oncle de John Huston, qui se faisant passer pour mort devant un parent qu'il ne voulait pas saluer, a tellement retenu sa respiration qu'il a fini par mourir.

Rédigez votre épitaphe

Je sais qu'au centre du vide une autre fête se tient.

Si vous rencontriez Dieu, qu'aimeriez-vous qu'il vous dise?

Que j'ai toujours souffert qu'il se soit fait passer pour moi.